

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 29 MARS 1884.

No. 15.

LE  
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)  
REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 50  
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 75  
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

## Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 29 MARS 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

[EXÉCUT.]

## LA DÉCOUVERTE DU CANADA

I

Un vent de renouveau sur la France soufflait.  
Son diadème d'or se nimbait au reflet  
Du radieux soleil qui fut la Renaissance.  
Le roi François-premier, par sa magnificence,  
—N'ayant pu, dans sa soif ardente de jouir,  
Vaincre l'Europe,—au moins tâchait de l'éblouir!

Chez lui le goût des arts à la grandeur s'allie.  
Il attire à prix d'or, du fond de l'Italie,  
Pour les combler d'honneurs, peintres napolitains,  
Architectes lombards et sculpteurs florentins.  
De Vinci, del Sarto, Rosso sont à l'ouvrage;  
Et l'on surprend souvent, le matin, sous l'ombrage  
Des grands massifs touffus où dort Fontainebleau,  
Le monarque, — j'ai vu quelque part ce tableau, —  
Beau comme Louis-neuf à son lit de justice,  
Bras dessus bras dessous avec le Primatice!

Un monde de splendeurs germe dans son cerveau.  
Il rêve tous les jours quelque projet nouveau,  
Qu'il faut que le génie à l'instant réalise;  
Avec ces étrangers la France rivalise,  
Peintres, sculpteurs, lettrés, architectes hardis,  
Satiristes profonds, raisonneurs érudits,  
Surgissent à la voix du prince galant homme;  
Delorme va cueillir des lauriers jusqu'à Rome;  
Celui-ci c'est Bontemps, celui-là Rabelais;  
Palissy fouille l'or, et Lescot des palais;

Ici Jean Cousin lutte avec Jean de Bologne;  
Tandis qu'au fond d'un bois de la verte Sologne,  
Bâti par Le Nèpveu, sculpté par Jean Goujon,  
Forteresse royale au féérique donjon,  
Brillant comme les fleurs d'un kaléidoscope,  
Rendez-vous des futurs potentats de l'Europe,  
Chambord, ce rêve ailé de marbre et de granit,  
Chef-d'œuvre que le temps chaque jour rajoint,  
Dans un rayonnement d'une audace inconnue,  
Ouvre sa fleur de lys au milieu de la nue!

Les arts ont eu leur tour; la science a le sien:  
Tous les jours on résout quelque problème ancien;  
Enfin, tout se réveille et se métamorphose.....

C'était le temps marqué pour une grande chose!

De l'Occident lointain venaient d'étranges bruits,  
Qui du roi chevalier souvent troublaient les nuits.  
On parlait à la cour de vastes découvertes  
De cieux toujours serens, de plaines toujours vertes,  
Paradis merveilleux, édens sans fruits amers,  
Qu'un Génois avait fait surgir du fond des mers.  
On avait retrouvé la source de jouvence;  
Et, de Strasbourg à Brest, de Champagne en Pro-

vence,  
Les conteurs faisaient de saisissants tableaux  
De fleuves sans pareils roulant l'or dans leurs flots,  
De peuples primitifs plongés dans l'ignorance,  
Et qui tendaient les bras, disait-on, vers la France.

Dans les enivrements d'un succès sans égal,  
L'Espagne et la Hollande avec le Portugal,  
ar des redoublements d'audace surhumaine,  
Se taillant sur ces bords un immense domaine,  
Au vent du nouveau monde arboraient leurs dra-

peaux.  
—Allons, se dit le roi, plus de lâche repos!  
Ces princes-là croient-ils se partager la terre?  
Je voudrais bien trouver l'acte testamentaire  
Qui leur assure ainsi l'héritage d'Adam.  
S'il en est un, qu'on nous le montre! En attendant,  
Le peuple franc se doit à son rôle historique:  
A la France, elle aussi, sa part de l'Amérique!

LOUIS FRÉCHETTE.

(A continuer.)

## LA FORET, L'HIVER.

A. M. F.-R.-A. VÉZINA.

O vous tous qui dormez dans des lits de dentelles,  
Frileusement cachés sous vos chaudes flanelles,  
Non, vous n'avez jamais pensé  
A quitter ces doux nids, un jour quand le froid pique,  
Pour aller contempler la majesté féérique  
D'un bois, que Décembre a glacé.

Je vous laisse, aujourd'hui, sous vos grands rideaux roses,  
Plongés dans les langueurs de ces rêves moroses  
Qui vous poursuivent sans répit;  
Et puis, moi, je m'en vais, sur mes larges raquettes,  
Demander de la vie à ces sednes muettes,  
Où le cœur s'ouvre et se remplit.

O quel calme profond! La neige blanche et pure  
A jeté sur la mousse un voile sans souillure,  
Tout constellé de blancs émaux:  
Et le soleil qui passe à travers les grands arbres  
Vient, de ses rayons d'or, animer tous ses marbres,  
Pour en faire autant de cristaux.

Le chêne, ce géant à la forte encolure,  
Balance de ses bras l'élastique membrure,  
Comme un gladiateur romain;  
Il attend, torse nu, les vents et la tempête  
Qui, malgré leurs efforts, n'ont pu courber sa tête  
Sous leur impitoyable main.

L'érable et le grand hêtre ont des frissons étranges,  
Et, comme des enfants dépoillés de leurs langes,  
Frémissent sous leur nudité;  
Ils semblent envier, tout honteux de leur perte,  
Le sort des pins ombreux, dont la toilette verte  
Nargue l'hiver comme l'été.

Triste rapprochement! Le pauvre, sur la terre,  
A demi-nu, mourant de froid et de misère,  
Est bien cet arbre dépoillé!  
O mon Dieu! c'est à nous qu'un chaud abri protège,  
D'une main fraternelle à secouer la neige  
Qui tombe sur ce front mouillé.

Par un beau jour d'hiver, quand les brumes algides  
Déposent sur les bois leurs globules humides,  
Le givre prend mille couleurs;  
La perle et le rubis, le saphir et l'opale  
Étalent, tour à tour, à la lumière pâle  
Du soleil, leurs riches splendeurs.

Comme un glas lointain qui tinte sous la ramure,  
Le fer du bûcheron s'abat, avec mesure,  
Sur l'érable aux fibres d'acier;  
Puis un long craquement court la forêt voisine,  
C'est le suprême adieu de l'arbre qui s'incline,  
Dans le branchage du haller.

La petite mésange, allègre et curieuse,  
Sante de branche en branche et becquette, fripenso,  
Les insectes des grands pins creux;  
Qu'es-tu? demande-t-elle au pauvre mercenaire,  
Qui chargé de bois mort, de neige et de misère,  
Répond: "Je suis un malheureux."

Le pic aux pieds velus de son long bec avide,  
Saisit le petit ver endormi dans le vide  
De l'arbre qu'il frappe, avec bruit;  
Et ces coups saccadés, que l'écho répercuté,  
Forment un tremolo, qui va de chute en chute,  
S'éteindre comme un vent qui fuit.

Bravant tous les frimas, la perdrix de savane,  
Comme aux beaux jours d'automne, en gloussant se pavane  
Sur la cime des grands bouleaux;  
Là, nouvelle Rachel, elle exhale sa plainte,  
Et redemande aux bois d'une voix presque éteinte,  
Ses malheureux petits perdreaux.

Le gentil écureuil, lorsque le soleil brille,  
Vif, joyeux et pimpant, fait entendre sa trille,  
Sur la branche d'un sapin vert;  
Puis, en sago économe, il ronge une cocotte  
Pour ménager les noix qu'il croque dans sa grotte,  
Quand viennent les grands froids d'hiver.

Animal carnassier, fonce, sous la neige épaisse,  
Sommeille, en attendant que le printemps renaisse  
Avec ses succulents agneaux;  
Et le fier orignal, à la tournure alerte,  
Épiant le chasseur, broute la mousse verte  
Qui croît sur le tronc des ormeaux.

Le renard, ce rôdeur, a quitté sa tanière,  
Pour aller, dans la plaine, aiguïser sa molairo  
Aux friands appas du trappeur;  
Et le lièvre craintif est blotti dans sa tombo;  
Et, chaque fois, hélas! qu'un grain de neige y tombe,  
Il tremble, et croit mourir de peur.